

Annie Ernaux

Une femme

Gallimard

Ma mère est morte le lundi 7 avril à la maison de retraite de l'hôpital de Pontoise, où je l'avais placée il y a deux ans. L'infirmier a dit au téléphone : « Votre mère s'est éteinte ce matin, après son petit déjeuner. » Il était environ dix heures.

Pour la première fois la porte de sa chambre était fermée. On lui avait déjà fait sa toilette, une bande de tissu blanc lui enserrait la tête, passant sous le menton, ramenant toute la peau autour de la bouche et des yeux. Elle était recouverte d'un drap jusqu'aux épaules, les mains cachées. Elle ressemblait à une petite momie. On avait laissé

de chaque côté du lit les barres destinées à l'empêcher de se lever. J'ai voulu lui passer la chemise de nuit blanche, bordée de croquet, qu'elle avait achetée autrefois pour son enterrement. L'infirmier m'a dit qu'une femme du service s'en chargerait, elle mettrait aussi sur elle le crucifix, qui était dans le tiroir de la table de chevet. Il manquait les deux clous fixant les bras de cuivre sur la croix. L'infirmier n'était pas sûr d'en trouver. Cela n'avait pas d'importance, je désirais qu'on lui mette quand même son crucifix. Sur la table roulante, il y avait le bouquet de forsythias que j'avais apporté la veille. L'infirmier m'a conseillé d'aller tout de suite à l'état civil de l'hôpital. Pendant ce temps, on ferait l'inventaire des affaires personnelles de ma mère. Elle n'avait presque plus rien à elle, un tailleur, des chaussures d'été bleues, un rasoir électrique. Une femme s'est mise à crier, la même depuis des mois. Je ne comprenais pas qu'elle soit encore vivante et que ma mère soit morte.

À l'état civil, une jeune femme m'a demandé pour quoi c'était. « Ma mère est dé-

cedée ce matin. — À l'hôpital ou en long séjour? quel nom? » Elle a regardé une feuille et elle a souri un peu : elle était déjà au courant. Elle est allée chercher le dossier de ma mère et m'a posé quelques questions sur elle, son lieu de naissance, sa dernière adresse avant d'entrer en long séjour. Ces renseignements devaient figurer dans le dossier.

Dans la chambre de ma mère, on avait préparé sur la table de chevet un sac en plastique contenant ses affaires. L'infirmier m'a tendu la fiche d'inventaire à signer. Je n'ai plus désiré emporter les vêtements et les objets qu'elle avait eus ici, sauf une statuette achetée lors d'un pèlerinage à Lisieux avec mon père, autrefois, et un petit ramoneur savoyard, souvenir d'Annecy. Maintenant que j'étais venue, on pouvait conduire ma mère à la morgue de l'hôpital, sans attendre la fin des deux heures réglementaires de maintien du corps dans le service après décès. En partant, j'ai vu dans le bureau vitré du personnel la dame qui partageait la chambre de ma mère. Elle était assise avec son sac à main,

on la faisait patienter là jusqu'à ce que ma mère soit transportée à la morgue.

Mon ex-mari m'a accompagnée aux pompes funèbres. Derrière l'étalage de fleurs artificielles, il y avait des fauteuils et une table basse avec des revues. Un employé nous a conduits dans un bureau, posé des questions sur la date du décès, le lieu de l'inhumation, une messe ou non. Il notait tout sur un grand bordereau et tapait de temps en temps sur une calculatrice. Il nous a emmenés dans une pièce noire, sans fenêtres, qu'il a éclairée. Une dizaine de cercueils étaient debout contre le mur. L'employé a précisé : « Tous les prix sont t.c. » Trois cercueils étaient ouverts pour qu'on puisse choisir aussi la couleur du capitonnage. J'ai pris du chêne parce que c'était l'arbre qu'elle préférerait et qu'elle s'inquiétait toujours de savoir devant un meuble neuf s'il était en chêne. Mon ex-mari m'a suggéré du rose violine pour le capiton. Il était fier, presque heureux de se rappeler qu'elle avait souvent des corsages de cette couleur. J'ai fait un chèque à l'employé. Ils s'occupaient

de tout, sauf de la fourniture des fleurs naturelles. Je suis rentrée vers midi chez moi et j'ai bu du porto avec mon ex-mari. J'ai commencé d'avoir mal à la tête et au ventre.

Vers cinq heures, j'ai appelé l'hôpital pour demander s'il était possible de voir ma mère à la morgue avec mes deux fils. La standardiste m'a répondu qu'il était trop tard, la morgue fermait à quatre heures et demie. Je suis sortie seule en voiture, pour trouver un fleuriste ouvert le lundi, dans les quartiers neufs près de l'hôpital. Je voulais des lis blancs, mais la fleuriste me les a déconseillés, on ne les fait que pour les enfants, les jeunes filles à la rigueur.

L'inhumation a eu lieu le mercredi. Je suis arrivée à l'hôpital avec mes fils et mon ex-mari. La morgue n'est pas fléchée, nous nous sommes perdus avant de la découvrir, un bâtiment de béton sans étage, à la lisière des champs. Un employé en blouse blanche qui téléphonait nous a fait signe de nous asseoir dans un couloir. Nous étions sur des chaises alignées le long du mur, face à des sanitaires

dont la porte était restée ouverte. Je voulais voir encore ma mère et poser sur elle deux petites branches de cognassier en fleur que j'avais dans mon sac. Nous ne savions pas s'il était prévu de nous montrer ma mère. Une dernière fois avant de refermer le cercueil. L'employé des pompes funèbres que nous avions eu au magasin est sorti d'une pièce à côté et nous a invités à le suivre, avec politesse. Ma mère était dans le cercueil, elle avait la tête en arrière, les mains jointes sur le crucifix. On lui avait enlevé son bandeau et passé la chemise de nuit avec du croquet. La couverture de satin lui montait jusqu'à la poitrine. C'était dans une grande salle nue, en béton. Je ne sais pas d'où venait le peu de jour.

L'employé nous a indiqué que la visite était finie, et nous a accompagnés dans le couloir. Il m'a semblé qu'il nous avait amenés devant ma mère pour qu'on constate la bonne qualité des prestations de l'entreprise. Nous avons traversé les quartiers neufs jusqu'à l'église, construite à côté du centre culturel. Le corbillard n'était pas arrivé, nous avons

attendu devant l'église. En face, sur la façade du supermarché, il y avait écrit au goudron, « l'argent, les marchandises et l'État sont les trois piliers de l'apartheid ». Un prêtre s'est avancé, très affable. Il a demandé, « c'est votre mère? » et à mes fils s'ils continuaient leurs études, à quelle université.

Une sorte de petit lit vide, bordé de velours rouge, était posé à même le sol de ciment, devant l'autel. Plus tard, les hommes des pompes funèbres ont placé dessus le cercueil de ma mère. Le prêtre a mis une cassette d'orgue sur le magnétophone. Nous étions seuls à assister à la messe, ma mère n'était connue de personne ici. Le prêtre parlait de « la vie éternelle », de la « résurrection de notre sœur », il chantait des cantiques. J'aurais voulu que cela dure toujours, qu'on fasse encore quelque chose pour ma mère, des gestes, des chants. La musique d'orgue a repris et le prêtre a éteint les cierges de chaque côté du cercueil.

La voiture des pompes funèbres est partie aussitôt vers Yvetot, en Normandie, où ma mère allait être enterrée à côté de mon père.

J'ai fait le voyage dans ma voiture personnelle avec mes fils. Il a plu pendant tout le trajet, le vent soufflait en rafales. Les garçons m'interrogeaient au sujet de la messe, parce qu'ils n'en avaient jamais vu auparavant et qu'ils n'avaient pas su comment se comporter au cours de la cérémonie.

À Yvetot, la famille était massée près de la grille d'entrée du cimetière. L'une de mes cousines m'a crié de loin . « Quel temps, on se croirait en novembre! », pour ne pas rester à nous regarder avancer sans rien dire. Nous avons marché tous ensemble vers la tombe de mon père. Elle avait été ouverte, la terre rejetée sur le côté en un monticule jaune. On a apporté le cercueil de ma mère. Au moment où il a été positionné au-dessus de la fosse, entre des cordes, les hommes m'ont fait approcher afin que je le voie glisser le long des parois de la tranchée. Le fossoyeur attendait à quelques mètres, avec sa pelle. Il était en bleus, un béret et des bottes, le teint violacé. J'ai eu envie de lui parler et de lui donner

cent francs, en pensant qu'il irait peut-être les boire. Cela n'avait pas d'importance, au contraire, il était le dernier homme à s'occuper de ma mère en la recouvrant de terre tout l'après-midi, il fallait qu'il ait du plaisir à le faire.

La famille n'a pas voulu que je reparte sans manger. La sœur de ma mère avait prévu le repas d'inhumation au restaurant. Je suis restée, cela aussi me paraissait une chose que je pouvais encore faire pour elle. Le service était lent, nous parlions du travail, des enfants, quelquefois de ma mère. On me disait, « ça servait à quoi qu'elle vive dans cet état plusieurs années ». Pour tous, il était mieux qu'elle soit morte. C'est une phrase, une certitude, que je ne comprends pas. Je suis rentrée en région parisienne le soir. Tout a été vraiment fini.

Dans la semaine qui a suivi, il m'arrivait de pleurer n'importe où. En me réveillant, je savais que ma mère était morte. Je sortais de rêves lourds dont je ne me rappelais rien, sauf qu'elle y était, et morte. Je ne faisais rien en dehors des tâches nécessaires pour vivre, les courses, les repas, le linge dans la machine à laver. Souvent j'oubliais dans quel ordre il fallait les faire, je m'arrêtais après avoir épluché des légumes, n'enchaînant sur le geste suivant, de les laver, qu'après un effort de réflexion. Lire était impossible. Une fois, je suis descendue à la cave, la valise de ma mère était là, avec son porte-monnaie, un sac d'été, des foulards à l'intérieur. Je suis restée prostrée devant la valise béante. C'est au-dehors, en ville, que j'étais le plus

mal. Je roulais, et brutalement : « Elle ne sera plus jamais nulle part dans le monde. » Je ne comprenais plus la façon habituelle de se comporter des gens, leur attention minutieuse à la boucherie pour choisir tel ou tel morceau de viande me causait de l'horreur.

Cet état disparaît peu à peu. Encore de la satisfaction que le temps soit froid et pluvieux, comme au début du mois, lorsque ma mère était vivante. Et des instants de vide chaque fois que je constate « ce n'est plus la peine de » ou « je n'ai plus besoin de » (faire ceci ou cela pour elle). Le trou de cette pensée : le premier printemps qu'elle ne verra pas. (Sentir maintenant la force des phrases ordinaires, des clichés même.)

Il y aura trois semaines demain que l'inhumation a eu lieu. Avant-hier seulement, j'ai surmonté la terreur d'écrire dans le haut d'une feuille blanche, comme un début de livre, non de lettre à quelqu'un, « ma mère est morte ». J'ai pu aussi regarder des photos d'elle. Sur l'une, au bord de la Seine, elle est assise, les jambes repliées. Une photo en noir

et blanc, mais c'est comme si je voyais ses cheveux roux, les reflets de son tailleur en alpaga noir.

Je vais continuer d'écrire sur ma mère. Elle est la seule femme qui ait vraiment compté pour moi et elle était démente depuis deux ans. Peut-être ferais-je mieux d'attendre que sa maladie et sa mort soient fondues dans le cours passé de ma vie, comme le sont d'autres événements, la mort de mon père et la séparation d'avec mon mari, afin d'avoir la distance qui facilite l'analyse des souvenirs. Mais je ne suis pas capable en ce moment de faire autre chose.

C'est une entreprise difficile. Pour moi, ma mère n'a pas d'histoire. Elle a toujours été là. Mon premier mouvement, en parlant d'elle, c'est de la fixer dans des images sans notion de temps : « elle était violente », « c'était une femme qui brûlait tout », et d'évoquer en désordre des scènes, où elle apparaît. Je ne retrouve ainsi que la femme de

mon imaginaire, la même que, depuis quelques jours, dans mes rêves, je vois à nouveau vivante, sans âge précis, dans une atmosphère de tension semblable à celle des films d'angoisse. Je voudrais saisir aussi la femme qui a existé en dehors de moi, la femme réelle, née dans le quartier rural d'une petite ville de Normandie et morte dans le service de gériatrie d'un hôpital de la région parisienne. Ce que j'espère écrire de plus juste se situe sans doute à la jointure du familial et du social, du mythe et de l'histoire. Mon projet est de nature littéraire, puisqu'il s'agit de chercher une vérité sur ma mère qui ne peut être atteinte que par des mots. (C'est-à-dire que ni les photos, ni mes souvenirs, ni les témoignages de la famille ne peuvent me donner cette vérité.) Mais je souhaite rester, d'une certaine façon, au-dessous de la littérature.

Notes

Page:

- 12 *la veille* = le jour précédent
l'état civil = service public qui prépare les certificats de naissance, mariage, décès (mort), etc.
- 13 *petit ramoneur savoyard* : une statuette d'un personnage traditionnel
- 14 *pompes funèbres* = "funeral home"
une messe = rite de l'église catholique
le prix t.c. = tout est compris dans le prix (les taxes, le service ...)
un corsage = un chemisier
- 15 *fléchée* = indiquée sur un panneau avec une flèche (-->)
sanitaires : toilettes
- 17 *posé à même le sol* = posé par terre
l'autel : "altar"
- 18 *la grille d'entrée* = the wrought iron gate
en bleus = en combinaison ou salopette de travail manuel
- 19 "ça servirait à quoi?" : "What would be the use?"
- 20 *les courses* : errands
- 22 *son tailleur* : vêtement de femme se composant d'une veste et d'une jupe
démence : elle souffrait de la maladie d'Alzheimer
fixer = immobiliser

Questions de discussion:

1. Qu'est-ce que la narratrice a fait pour sa mère ?
2. Qui a assisté à l'enterrement ?
3. Par quels moyens essaie-t-elle de garder des liens avec sa mère morte ?
4. Pourquoi sera-t-il difficile d'écrire sur sa mère à votre avis ?